

### III. - LITTÉRATURE MAGHRÉBINE DE LANGUE FRANÇAISE

L'année 1989 voit une production non négligeable des romans et recueils de nouvelles d'auteurs algériens; celle des recueils de poèmes par contre paraît avoir baissé. Mais ceci est fonction des activités de l'ENAL en Algérie.

De toute façon pour l'ensemble du Maghreb la diffusion et la distribution de cette littérature laissent toujours à désirer : ouvrages publiés en France qui n'arrivent pas ou que très sélectivement au Maghreb, ouvrages publiés au Maghreb qui ne parviennent pas en France ou qu'au comptegouttes chez certains libraires parisiens. Qui lit ces œuvres ? Quels en sont les tirages ? Quel retentissement ont-elles sur les publics au Maghreb ? Quelle en est leur « pertinence sociale » ? Autant de questions et bien d'autres qui pourraient être posées. Une chose est de décortiquer et de triturer une œuvre au cours d'un colloque d'universitaires, analyser la production, la lecture publique, la diffusion des œuvres produites chaque année en est une autre. Or, c'est ce qui pourrait permettre d'apprécier au plan de la société la portée de ce qu'on appelle la littérature maghrébine ou les littératures puisque chacun des trois pays a son quant-à-soi.

Comme les années précédentes, nous nous arrêterons à quelques œuvres de fiction avant d'aborder les essais critiques et de donner la liste générale de la production de 1989.

#### I. - ROMANS ET RECUEILS DE NOUVELLES

##### 1) ALGÉRIE

**BÉGAG (Azouz), *Béni ou le paradis privé*, Paris, Le Seuil, coll. Points Virgule, 1989, 174 p. roman.**

L'auteur s'est fait déjà remarquer en 1986 avec un roman plein de vie et de fraîcheur *Le Gone du Chaâba*. Son nouveau roman est littéralement désopilant. Le narrateur y raconte toujours sa vie, des temps forts plutôt de son adolescence dans une bande de copains. Le ton, le langage, le style, le vocabulaire (parfois peu châtié) entraînent le lecteur dans la jubilation. Sabir, argot des faubourgs ou des jeunes d'aujourd'hui, parler de la rue, le lecteur est plongé dans un vécu croustillant. Les familles maghrébines im-

migrées sont confrontées avec les coutumes, les fêtes, les habitudes de la ville, les comportements des « autres ». Il faut faire avec, comme on dit, alors que les propres traditions ancestrales sont autres. Le père de famille paraît quelque peu dépassé par les événements. Béni, personnage construit par le romancier, est un jeune Algérien né en France, débrouillard à souhait et qui veut progresser vers la société française. Il est fiancé et sa fiancée s'appelle, naturellement si l'on peut dire, France. Nous suivons Béni à travers de nombreuses aventures avec ses copains qui s'appellent Cauchemar, Milou, Marécage, Riton. Béni envisage de se marier avec France, la blonde. Il a rendez-vous avec elle dans un club privé où l'on danse : « le Paradis », mais « réservé aux membres adhérents ». France y est déjà arrivée ce soir-là où Béni et ses copains s'y présentent. Sans carte d'entrée, le videru a vite fait de les renvoyer comme des malpropres. Béni ne rencontrera donc pas France; « le Paradis » des Français est d'abord pour ceux qui en ont la carte, non plus de séjour mais d'identité. Ce roman est plein de finesse, d'astuces et de symbolisme. L'humour surgit à toutes les pages. L'auteur transcende avec brio le tragique des situations. Son roman se lit d'une seule traite.

**BELAMRI (Rabah), *L'Asile de pierre*, Paris, Gallimard, 1989, 155 p. roman.**

Rabah Belamri est déjà connu de larges publics par plusieurs œuvres de qualité dont *Regard blessé* (1987). Le héros de *L'Asile de pierre*, Hamel, est comme son nom l'indique, l'orphelin, l'abandonné ou même l'errant. Il se rend à « l'asile de pierre », maison de repos où est enfermée Marie, une française demeurée en Algérie après l'indépendance. Elle vient d'y mourir. Mais elle a laissé comme message à Hamel qu'elle partait pour « la prairie bleue ». Dès le début donc nous sommes sous le signe de l'enfermement mais aussi du merveilleux. Hamel a écrit un livre : *Le livre des yeux et de la mémoire*. Des voix crient de ne pas l'ouvrir ce livre, mais Hamel va le relire et libérer démons et merveilles. Roman donc également de la mémoire. Le lecteur va dès lors avancer sur « des chemins enchevêtrés ». Mahna le père est guérisseur; il a eu trois femmes, la première stérile, la deuxième lui a donné cinq filles, la troisième, une noire, est morte enfermée : ce fut la mère de Hamel. La tante Aïcha dans cette histoire est la gardienne de la mémoire ancestrale. Marie, la Française, était une voisine qui, après le départ de son mari pour la France, deviendra la maîtresse d'un haut responsable du Parti, puis se réfugiera dans l'asile de pierre. R. Belamri passe d'un conte à l'autre, évoluant dans le merveilleux et l'onirisme, le réalisme d'histoires cruelles, de morts suspectes, de métamorphoses ou la tendresse d'autres histoires. Le fantastique affleure ici et là. Hamel contemple ce passé avec ces yeux du dedans sans se demander s'il est dans l'histoire ou la légende. A la fin, il va se laisser mourir dans ce même asile de pierre où Marie est morte, en rêvant à la jument Bourak qui l'emmène sur ses ailes vers la prairie bleue au cours de la Nuit du Destin. Ce roman est plein de rebondissements, de poésie et de merveilleux. Mais la blessure est au centre, de multiples bles-

sures plutôt. « La blessure du monde » y est concentrée. Roman de la folie et de l'enfermement, roman de la mémoire et de la « possession ». Faut-il voir dans cet enfermement l'image de l'Algérie comme un grand hôpital ? C'est ce que fait R. Mimouni dans *Tombéza*. Il est certain en tout cas qu'à travers Hamel et son *Livre des yeux*, Rabah Belmari lui-même entend dire quelque chose au lecteur qui ne soit pas pure et simple imagination.

**CHAREF (Mehdi), *le Harki de Mériem*, Paris, Mercure de France, 1989, 208 p. roman.**

Azzedine et son épouse habitent avec leurs enfants dans une ville de province, Reims. Mais l'histoire commence mal puisque Sélim, le garçon, se fait assassiner par un groupe de jeunes gens d'extrême droite qui n'aiment pas les Arabes. Azzedine est un ancien harki. Sélim est français comme son père. Malgré cela il se fait assassiner. Là-bas au pays, la famille refuse de recevoir le corps que les parents veulent rapatrier. Tout cela, parce qu'en 1959, Azzedine s'est engagé dans les harkis : bien habillés, bien nourris, ils lui apparaissaient comme la solution pour lutter contre la misère matérielle où il se trouvait avec son épouse. Le voilà donc embarqué dans la tragédie. Le lecteur a droit alors à des pages violentes, aux propos sadiques des chefs, aux récits d'exactions de cette guerre qui fut atroce pour les uns et les autres. Installé en France, Azzedine a bien réussi, mais il est douloureusement atteint par l'assassinat de son fils. Ce roman est sans concession. L'écriture est celle d'un bistouri qui débride les plaies. Où le harki a-t-il « laissé son âme » ? pour reprendre une phrase des *Boucs* de Chraïbi que lisait Sélim. Contrairement à d'autres harkis, Azzedine, lui, a réussi dans sa profession de conducteur de bus; il n'a pas baissé la tête dans l'adversité. Roman de la mémoire tatouée par la guerre, de la mémoire brisée et de la cicatrice.

**DIB (Mohammed), *Le Sommeil d'Eve*, Paris, Sindbad, 1989, 227 p. roman.**

Ce roman fait partie de la trilogie dite nordique de l'auteur, après *Les Terrasses d'Orsol* (1985). Le romancier est parti d'une nouvelle de la romancière finlandaise Aino Kallas (1878-1956) : « La fiancée du loup » où une femme se fait louve par amour du loup et est possédée par l'Esprit de la forêt. Histoire donc de lycanthropie au Moyen Age. La figure de Louve occupe l'imaginaire du romancier depuis son premier voyage en Finlande en 1975. Il poursuit par ailleurs son expérience littéraire en allant le plus loin possible dans ce que le langage humain peut dire de la fusion amoureuse de deux amants. Deux parties dans ce roman : dans la première, Faïna laisse parler sa souffrance d'être séparée de Solh. Elle s'est faite louve pour le loup (*dib* en arabe). Elle est mariée à Olag, mais l'amour mutuel est atteint; elle a un enfant : Lex, c'est « la loi » du mariage. Or, elle est « possédée » par le loup. Elle croit aimer Solh, mais elle aime en fait le loup. Elle est enseignante en Finlande; elle passe de ce pays à la Normandie, part et revient. Au bout

de son itinéraire, elle tombe dans la démence. La seconde partie est le récit de Solh lui-même. A chaque instant selon une habitude chez Dib le double est présent : l'androgynie chez *Habel*, ici Faïna-Louve, Solh-Loup. Il n'est pas jusqu'à l'ombre mystérieuse qui ne soit ou bien bête maléfique ou bien ange protecteur (analogiquement avec « l'esprit qui la couvrit de son ombre » des Écritures). Le Destin, comme dans d'autres romans de Dib, paraît mener vers une destinée inéluctable, à une sorte de « Fatalité ». Folie que de forcer le Destin ! C'est même « damnation » pour reprendre le roman et les termes de la légende de Aïno Kallas. Allant vers l'autre, les amants s'identifient dans l'image unique du miroir : non plus deux êtres mais un seul dans le désir. Est-ce possible de parvenir à la limite ? « Je » s'anéantit dans l'autre « Je » : Faïna devient *fanâ* (en arabe), « anéantissement » des soufis. Le romancier lutte sans cesse contre « l'opacité du langage », contre les masques et les apparences trompeuses. Mais il n'est pas possible d'aller au-delà, de dévoiler ce qui est tenu secret dans cette récréation de Loup par Louve. D'ailleurs le mystère est partout, dans la nature et dans les êtres. Roman de la possession, comme *Habel*, mais roman aussi de la récréation de l'homme par la femme (Dib se réfère ici à Ibn Arabi). Ce roman envoûtant se situe dans une ligne de littérature limite et d'expérience limite.

**IMACHE (Tassadit), *Une fille sans histoire*, Paris, Calmann-Lévy, 1989, 143 p. roman.**

Lil, fille de Ali Azhar et d'une Française, trouve une photographie de son père dans le portefeuille de celui-ci après sa mort. Elle la trouve « par hasard » ; à l'école elle joue sur l'ambiguïté et se fait appeler Hasard, comme si elle se refusait. Le double, l'errance, l'ambiguïté sont dans sa vie. Mais à partir de la photographie elle va parcourir un itinéraire de récupération de soi. Elle vit dans une « famille fendue », dans la mixité culturelle aussi ou le bricolage de cultures. Le père n'était pas tendre et les temps étaient durs, ceux de la guerre d'Algérie. Lil avait même fini par haïr ce père « qui n'ouvrait pas la bouche » ; ses enfants n'étaient pour lui que « le hasardeux produit d'un exil forcé ». La mère, Huguette, avait fait des enfants ; malade elle n'avait eu qu'à se taire. Bref, la vie n'était pas rose. Mais Lil a eu de la chance puisqu'elle a pu profiter d'une sorte de pension pour enfants. La vie n'en sera pas moins émiétée. Le père, musulman, aurait voulu des prénoms français. Le père s'est replié dans sa solitude. Huguette, elle, a subi les ragots, les réflexions désagréables parce qu'épouse d'un Nord-Africain. Lil paraissait vivre dans un « corps morcelé ». Tant de fois elle avait tremblé à l'idée qu'elle pût se fendre en deux morceaux avides d'en découper : la France et l'Algérie en elle. Finalement au bout de son parcours, elle se reconnaît dans son nom : Lila et non Lil, non plus Hasard mais Azhar *Lila* c'est la nuit en arabe. Elle avait donc attendu « la nuit de la mort de son père pour appeler Lila ». « La nuit est arabe... je suis aussi une Arabe... comme lui ». On pense à Saint-John Perse : « habiter son nom ». L'écriture du roman est assez violente signifiant l'éruption de la souffrance, la colère

et l'angoisse. Ce premier roman, ferme et vigoureux, est celui d'un regard sur soi pour s'identifier dans la vérité.

**KADRA-HADJADJI (Houaria), *Oumelkheir*, Alger, ENAL, 1989, 415 p. roman.**

L'histoire se déroule entre 1940 et 1956 à Clauzel sur les hauts-plateaux algériens. Oumelkheir est une fillette qui va mener un combat de tous les instants pour accéder à l'instruction et à la culture. Son père l'envoie à l'école. Mais à cette époque, la condition de la femme était crispée : tout était durci face au colonialisme; la société musulmane imposait le voile, la réclusion et le mariage pour procréer. La femme n'avait pas droit à l'école, au rire, à la parole publique, à l'espace autre que celui de la maison. Le père, marin, avait installé sa famille à Clauzel et comme il était intelligent il avait décidé que sa fille Oumelkheir ferait des études. Aussitôt les mauvaises langues de le juger : il a perdu la tête; tout le monde sait que c'est une absurdité que d'envoyer ses filles à l'école. Les calomnies, les insanités sont allées bon train, mais le père a tenu bon, la fille aussi. De l'école primaire dans son village elle est passée au collège de Tiaret, puis au lycée d'Oran où elle obtint les deux parties du baccalauréat. Pour les voisins, cette fille ne pouvait être qu'une dévergondée, livrée à toutes les tentations; fréquentant les Français, elle ne pouvait être qu'une mauvaise patriote. Or, la guerre de libération battait son plein. Oumelkheir sera même traitée de prostituée. Elle est nommée institutrice dans son village natal. Mais coup de théâtre : elle disparaît. Plus de nouvelles aussi de son père. Le marabout, « Le Vénérable », consulté, il déclare qu'Oumelkheir est en France pour ses études. Dans l'esprit des gens, elle est partie pour accoucher ailleurs, salissant donc jusqu'au bout cette jeune fille correcte et méritante. L'auteur a parfaitement restitué l'ambiance sociale de cette époque, les réactions du milieu féminin, les difficultés rencontrées par cette fillette et jeune fille. Un monde sclérosé était figé dans ses traditions surannées. Oumelkheir, grâce à son père, faisait éclater ce monde clos. Ce roman n'a rien de passéiste. Au contraire, il est ouvert sur le combat des femmes. D'une écriture bien enlevée, on a plaisir à le lire et à vivre pour ainsi dire cette lutte pour la promotion des Algériennes.

**MIMOUNI (Rachid), *L'Honneur de la tribu*, Paris, R. Laffont, 1989, 217 p. roman.**

L'histoire d'un village est racontée par un ancien de la tribu. Le pays ayant été envahi jadis par les Français, ce village s'est réfugié sur un piton éloigné de toute modernité. Mais le voilà tout à coup sur le devant de la scène car il vient d'être choisi comme chef lieu de département (de wilaya). Et c'est même un natif du village qui va en devenir wali (préfet). Il débarque un beau jour narguant les gens, avec morgue, tout en maniant un vocabulaire peu châtié. Les paysans qui n'ont pas bougé depuis les décennies en sont traumatisés. Tout en effet change désormais de sens. Le préfet arrive avec

les gens de la ville, les policiers, les militants du Parti unique, les gardiens de prison, les officiers, etc. etc. et même les coopérants étrangers. A l'école, on se met à apprendre le français, ainsi que l'arabe. Bref, la modernité incontournable tombe comme la foudre sur cette petite société préservée jus-qu'alors. Au fil de son récit, l'ancien raconte de nombreux événements des années passées, histoires tragiques ou truculentes. Ce roman est plein d'en-seignements et cette histoire peut naturellement être transposée dans d'au-tres pays du Tiers Monde, surtout quand la modernité arrive aussi brutalement. Comment ne pas perdre la mémoire collective ? Comment rester soi-même tout en devenant « autrement » ? Le sorcier de la modernité (comme disait Mouloud Mammeri) est à l'œuvre. Il n'y va pas par quatre chemins. Comment contrebalancer l'arrogance de ce préfet par un guérisseur (que les héros de Mammeri ont toujours attendu) ? Rachid Mimouni est un des ro-manciers algériens d'aujourd'hui les plus en prise sur le réel vécu. Son roman, fort bien mené, est d'une écriture alerte, devenue même plus âpre et heurtée des l'entrée en scène du sorcier.

**SÉNAC (Jean), *Ebauche du père - Pour en finir avec l'enfance*, Paris, Gallimard, 1989, 180 p. (roman (posthume). Avant-propos de Ra-bah Belamri.**

*Ebauche du père* a été commencé en février 1959 et achevé en octobre 1962. *Pour en finir avec l'enfance* est le premier tome car Jean Sénac (1936-1973) avait prévu de tout dire de sa vie en sept ou huit volumes. La mort violente fin août 1973 a mis un point final au projet. Ce roman est anti-ro-man, une sorte de roman fantasmé ou mythique qui la plupart du temps n'a rien à voir avec ce qu'on appelle roman : pas de chronologie suivie, des allusions, des retours en arrière, des sortes de prières, des digressions, mais par-dessus tout la présence obsessionnelle de la mère et l'absence du père. Né de père inconnu, J. Sénac portait le nom de Sénac qu'avait épousé sa mère lorsque le garçon avait trois ans. « Je suis né algérien », dit-il. « J'ai grandi comme une plaie suppure ». Et plus loin : « Je suis né arabe, espagnol, berbère, juif, français ». Il portait en lui des entrecroisements culturels. Son roman est une quête du père, de l'origine, de la racine et de la matrice, du masculin et du féminin. J. Sénac en convient : « Mon livre restera un poème finalement. J'écris une mythologie. Et qui dit mythologie dit forcément scan-dale ». Il voulait tout dire, mais d'un bout à l'autre de sa vie résonnera la parole de Jésus en croix : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ; Sénac y mêlait le père charnel et le père céleste, citant les Ecritures et descendant aussi dans le tréfonds païen. Tout dire jusqu'à la limite parfois de la trivialité, jusqu'au pied de nez final pour dérouter le lecteur : écrire avec le « ça ». Il semble bien que le poète ne soit jamais sorti du territoire maternel et de la blessure originelle.

Parmi les autres romans de cette année 1989, retenons d'Abdel-kader Alloula *Le Ciel est serein*, une histoire d'adolescents juste avant le déclen-chement de la guerre d'indépendance à Tlemcen. Djamel est mis en lumière

par le romancier; il penche amoureusement pour Nathalie. La guerre disperse le groupe, chacun rejoignant les siens, Algériens et Français. Mohammed Arabdiou dans *Le Refus* imagine un pays autre que l'Algérie, mais la transposition est facile à faire. Le héros, étudiant à Paris, refuse le système des apparatchiks de son pays. Il rêve d'un socialisme à visage humain. Le thème est connu. Le second tome s'appellera justement *L'Alternative*. Les ouvrages de l'auteur qui signe Arriz Tamza, *Ombres* et *Zaid le mendiant* sont centrés sur le monde des contes traditionnels ou la réflexion sur le mal de vivre, la maladie et la mort (*Ombres*). Ici deux voix se donnent la réplique, celle d'un infirmier et celle d'une femme hospitalisée; le récit est d'une bonne tenue. Hocine Bouzaher rassemble des nouvelles axées sur la guerre d'indépendance : *Et nourrir la mémoire* dans un désir de ne pas oublier. Djamel Dib continue sa série de romans policiers avec *L'Archipel du stalag* où les ingrédients de ce genre littéraire sont utilisés avec bonheur et humour. Mohammed Souheil Dib se fait remarquer depuis quelques années par des romans qui sortent de l'ordinaire par leur thème. Dans *Le Retour*, une jeune Algérienne de dix huit ans, née en France d'une mère française et d'un père Algérien, rentre en Algérie. Elle se marie, mais elle n'est pas vierge. Catastrophe ! Elle doit être renvoyée dans sa famille, mais elle se sauve et se réfugie dans « la montagne carrée » où elle survivra grâce à une petite bergère. Née en France, Rahma était porteuse d'une autre manière de voir le monde que celle des traditions figées de la société rurale. Dans *Tant qu'il y aura des mères* l'histoire est plus compliquée et paraît artificielle. L'auteur aborde le roman historique. En 1916 les Algériens refusent la conscription; une Algérienne, Ma Ourida, part rejoindre l'Aurès où des maquis tiennent tête au régime colonial. C'est l'attaque du bordj de Mac Mahon. Le romancier fait appel à des chroniques, des descriptions de coutumes, tentant de restituer l'ambiance de l'époque. Abdelkrim Djaad dans *La Mémoire des oiseaux* retrouve le village natal d'Ighil Ali, mais rien n'est plus comme avant. Ce monde-ci est à la dérive et le romancier verse dans des propos désabusés. La vie d'El Hadj (en partie celle de l'auteur) est un parcours de quête d'une vie meilleure, mais le désenchantement est partout. Les illusions sont tombées; tout n'est plus que vanité. Ahmed Djerroumi avec *La Ville* aime l'étrange : Karima est à la recherche de Rachid. Au terme de sa quête, elle se réveille : elle rêvait purement et simplement. La ville est synonyme de monde anonyme, sans repères et sans âme. La réalité et le rêve s'entrecroisent ici continuellement. Le procédé est connu, le thème aussi.

Ammar Korogli dans *Les Menottes du quotidien* présente une série de nouvelles centrées sur le quotidien le plus douloureux : adolescents dans le conflit de générations, mariages contraints, mal d'être, ennui et dérive dans l'alcool, coutumes surannées. Les individus sont liés par des comportements et des attitudes misérabilistes. Moussa Lebki raconte des histoires dans *Une Etoile dans l'œil de mon frère*, à partir du terroir, avec une dose caustique et critique parfois. Farid Mammeri regroupe lui aussi des nouvelles : *La Fièvre et le délire*, aux registres variés. Le quotidien là aussi, en prise donc sur

les réalités sociales. L'auteur sait écrire de manière à intéresser le lecteur, ce qui n'est pas toujours le cas parmi les œuvres algériennes chaque année. Tami Medjbeur avec *Passion sur les berges du Chélif* ne dit pas que ce roman a déjà été publié par lui en 1961, à compte d'auteur, sous le titre *Le Fils du fellah*. A cette époque, en pleine guerre, pas question pourtant de celle-ci dans le roman. Mais en 1989 il ajoute les mauvais colons, le maquis et le fils héroïque, tout en conservant l'amour éperdu pour la bien-aimée : Khaled et Zoubida. En 1961, le héros battait la campagne en quête de sa Layla; en 1989, il s'engage dans le combat. Le roman est donc mis au goût du jour, ce que n'ont pas vu les journalistes de la presse algérienne. Saïd Smail dans *Les Barons de la pénurie* vitupère les trafiquants, tous les malins qui se débrouillent sur le dos du peuple. Le roman de Mohammed Moulessehoul *Le Privilège du phénix* a mis huit ans pour être édité (c'est son premier roman), entre temps il en a publié d'autres... Ainsi va l'édition. Le romancier aime les situations de clochardisation. Flen erre dans la campagne; il rencontre Llaz, un nain qui mendie l'amitié; il rencontre aussi un bandit d'honneur. Peu à peu du refus de soi, il passe à la prise de conscience de sa dignité et de son identité.

## 2) MAROC

**LAËBI (Abdellatif), *Les Rides du lion*, Paris, Messidor, 1989, 179 p. roman.**

Dans ce roman où l'auteur se met en scène avec une grande lucidité, des voix assaillent l'écrivain : lui qui faisait le fort autrefois, qu'est-il devenu ? Il voulait révolutionner sa société marocaine, que fait-il maintenant ? Deux personnages s'interpellent : Aïn (qui fait penser à *L'Œil et la Nuit*, son premier récit de 1969) et Hdidane. Dans une écriture vigoureuse, Laâbi reste cependant toujours poète, d'où cette sorte d'envoûtement qui prend le lecteur. L'auteur doit-il entretenir « le mythe de son autarcie » ? Il est parti du Maroc pour se réfugier à Paris : pour s'y réveiller en fait. Il n'a pas réglé tous ses comptes avec lui-même car c'est l'affaire de toute une vie. Les huit ans de prison l'ont mis au pied du mur. Il se détache des adhérences paralysantes et, comme dans ses entretiens (*La Brûlure des interrogations*, 1985), Abdellatif Laâbi dévoile et débride avec courage. Son aventure intérieure est de plus décapante, et l'exprimer ainsi est rare dans la littérature maghrébine de langue française où souvent l'artificiel et le double langage l'emportent. « Comment sortir de la caverne ? » interrogeait Laâbi à la fin de *L'Œil et la nuit*. Le lion est sorti de la caverne, il a pris des rides, mais il poursuit sa marche et son combat : l'aventure humaine est ici à la hauteur d'une remarquable aventure littéraire.

Des autres romans retenons celui de Salim Jay, *L'Oiseau vit de sa plume* qui est un « essai d'autobiographie alimentaire ». Au moins, l'auteur annonce la couleur : il faut vivre, en effet. Et un livre qui se vend permet d'exister,



un peu comme « l'existentialisme » pour J.-P. Sartre autrefois qui lui permettait d'« exister ». Salim Jay est toujours plein de verve, de bons mots, de souvenirs cocasses. Il sait écrire et on ne s'ennuie pas. Salim Jay rencontre beaucoup d'auteurs, va de cocktail en cocktail, se glisse dans les coulisses, surgit ici et là pour décocher une flèche. Ahmed Sefrioui rassemble légendes et contes dans *Le Jardin des sortilèges*. L'auteur a toujours cherché dans ses œuvres à rendre compte du Maroc profond, de ses valeurs traditionnelles et de son merveilleux. Mais il faut dire quand même que le Maroc de papa n'est plus ce qu'il était.

### 3) TUNISIE

**BOURKHIS (Ridha), *Un retour au pays natal*, Paris, L'Harmattan, 1989, 160 p. roman.**

Il s'agit du retour en Tunisie d'Abdallah ben Hadj Ali qui l'a quittée depuis vingt ans pour poursuivre des études à l'étranger. Il est marié avec Isabelle Montesquieu (référence dans l'esprit du romancier à la philosophie des lumières). Abdallah était parti avec la malédiction des parents. N'allait-il pas vers le pays des athées ? Il avait entraîné dans son départ sa sœur Meryem, partie, elle, vers l'Angleterre. Les parents sont sans nouvelle d'elle; elle est donc damnée. Revenant à la maison, Abdallah veut faire la lumière sur plusieurs faits obscurs : sa cousine, Zeyneb, est morte d'une leucémie; Jamila qu'il a connue intimement est morte dans des conditions troublantes. La mort rôdait autour de cette famille barricadée dans sa dignité. Zeyneb s'est suicidée, Jamila assassinée par son mari impuissant. Le père a perdu la face, son honorabilité et jusqu'à sa place d'imam. Abdallah et Meryem étaient partis pour se libérer du climat pesant et obscurantiste. Détracteur des valeurs familiales, Abdallah était maudit. Ce retour au pays natal est une démystification des scléroses familiales, de l'enfermement et de l'étouffement. L'exode vers l'Occident fut la libération et la personnalisation. Il fallait renaître. L'auteur veut participer au combat salutaire contre toutes les hypocrisies, les intolérances et les codes de moralité étriqués. A la fin du roman, Meryem envoie de ses nouvelles. Mariée à un Palestinien en Angleterre, elle a réussi sa vie et fait du théâtre. « Le pays du bon Dieu » s'est révélé finalement être le pays de la torpeur. Ridha Bourkhis dit à sa manière son refus de l'islamisme.

Le roman de Ali Bécheur, *De miel et d'alcoès*, est le récit de l'enfance jusqu'au divorce du héros. L'auteur entraîne d'abord son lecteur dans les maisons closes entre autres, passablement coureur de jupons, puis à Paris où le héros rencontre Sylvie, enfin c'est le retour au bercail. Divorcé, frustré, il est comme « un radeau au milieu de l'océan ». Jelal, le héros, n'était jamais parvenu à l'âge adulte; il était resté également entre l'Orient et l'Occident.

Le miel butiné auprès des filles, mais aussi l'aloès amer c'est le bilan de son aventure ambiguë.

## II. - RECUEILS DE POÈMES

### 1) ALGÉRIE

**AMRANI (Djamal), *Vers l'amont*, Alger, ENAL, 1989, 117 p.**

Auteur de nombreux recueils, Djamal Amrani a effectué depuis des années déjà sa remontée vers la lumière et la sérénité après les tourments de la guerre et la prison. Dans *Vers l'amont* il poursuit ses épanchements lyriques dans une poésie bien sentie et bien dominée. L'inspiration en est variée, mais il est évident que les expériences du poète, la vie quotidienne avec ses heurts, ses malheurs sont bien présentes, si bien que la poésie est ici arc-boutée à la vie.

*Poème d'amont  
qui m'effleure à rebrousse-poil  
tu es l'hôte sans rival  
dans un refuge permanent  
et négociable jusqu'à la mort*

*Une conscience en perdition  
mon présent qui recommence  
dans l'inconditionnel de chaque souffle.  
Un crépuscule irrassasié  
et des ténèbres permutables*

*Maintenant  
espace allégé qui porte mal ma tête  
Ce n'est pas lumière indéclinable  
la source turbulente  
qui rit avec la lyre.*

**BELAMRI (Rabah), *L'Olivier boit son ombre*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, 103 p.**

Le poète retient surtout ici les images de la mère, du soleil, de l'eau, de la terre, du jardin, du feu, mais aussi – et toujours chez Belamri – la blessure permanente, un érotisme mesuré et pudique, la soif de davantage et un horizon rêvé jamais atteint. Une certaine nostalgie des origines jalonne ces courts poèmes, entrecoupés de poèmes audacieux comme « Le Nègre de Timgad marche » (référence à la mosaïque « somptueuse d'impudence » du musée de Timgad). La terre natale est souvent présente :

*Ô ma terre  
jette tes flammes*

*à la face des momies du ciel*

*la reine des cimes a partagé le sel entre ses filles  
avant d'entrer dans le puits  
où les siècles attendent le retour du cri*

*nous ne voulons pas d'un univers taillé au cimetière  
enfants sans autel  
nous brûlerons la légende des sables*

Le poète se veut libre de chanter la vie et le soleil. « Nul prophète ne nous montre le chemin ». Bien plus, « le ciel est vaste de pénombre » et « le bâton [est] tendu vers les visages de Dieu ». On discerne aussi comme une quête de l'innocence perdue, de la source vive. « Nous bivouaquons dans l'impasse de la mémoire sans feu ni fontaine », « depuis deux mille ans » ! Le poème est amour et repos; il permet sous l'olivier de « boire l'ombre à midi ».

**FARÈS (Tewfik), *Empreintes de silences*, Paris, L'Harmattan, 1989, 64 p.**

Ces *Empreintes* sont celles de la parole poétique née pendant la guerre d'indépendance, mais chantant la paix, alors que bien des poètes embouchaient le clairon à la Déroulède. Rares sont les poètes algériens qui à l'instar de T. Farès manifestent le calme, la sérénité, la paix, la tolérance. « Nous n'avons plus d'armes à fourbir / Que le tranchant d'un chant ». Mais cela n'empêche pas le poète de souffrir à l'évocation des oppressions et des racismes de par le monde. Dans la poésie de T. Farès l'Arche est le symbole de la paix et du rassemblement. La Horde évoquée au début du recueil rappelle elle le piétinement dans les ténèbres, la dévastation, la bousculade. L'Arche est porteuse d'espoir. « Nous fermerons nos bras / Sur d'autres feux que ces brasiers de fer ».

*J'étais construit comme une Arche d'Alliance  
Et voici que j'ouvre une porte jalouse  
Au frère qui vint à elle et sut fléchir le seuil  
de sa Compréhension  
Toucherais-tu au sanctuaire où s'impatientent  
D'autres élans ?*

Le dernier chant est celui de la paix et de la réconciliation. Les saisons de la guerre ont été balayées par le vent de l'amour. La poésie de T. Farès par sa sérénité – et même sa spiritualité – résonne particulièrement et avec élévation parmi les recueils actuels de l'Algérie.

**KHAN (Amin), *Visions du retour de Khadidja à l'opium*, Alger, Galerie Isma (Centre des Arts, Riadh el Feth), 1989, 102 p. ill. Mokrani.**

Ce recueil, sous la forme d'un album illustré, est fort bien présenté. La poésie est ici faite de touches discrètes, d'approches prudentes, d'évocations délicates. Retenue du souffle, humilité, tout paraît en demi-teinte, y

compris les illustrations. Quatre poèmes dont le dernier qui donne son titre au recueil, et qui est en forme de prose poétique.

*Je dois renoncer à toi boue de lumière  
Je dois ouvrir des chemins de pierre et de ciel retourné  
Je dois ouvrir les veines d'un cheval sombre  
A la danse enfermée dans un rayon de lune  
Je dois plus qu'effleurer l'aube étirée vers le bleu  
Je dois mourir de ta beauté et de sa négation*

La passion, l'ivresse, la quête ardente de l'aimée, la rencontre des corps, tout est dit ici mais dans la discrétion, la pureté comme dans une brume diaphane qui traverse ce recueil.

*Je suis parti  
Mais je m'étais brûlé à ton feu tiède  
A ta vie  
Espace de feu tiède me traversant*

Parmi les autres recueils de poèmes de cette année retenons celui de El Mehdi Chaibeddera *Enchatonnement* qui ne manque pas d'audaces langagières et de vigueur. Ce poète de Mostaganem a déjà publié dans des périodiques des poèmes d'une bonne tenue sortant de l'ordinaire. Fayçal Benhouria dans *l'Exploration du mirage* s'exprime inégalement dans un recueil qui contient aussi quelques textes de prose. Une impression d'inachevé demeure après la lecture. Quant au recueil collectif *La Voix du poète*, publié en 1988 il n'a été diffusé qu'au cours de l'année 1989 (comme l'ENAL le fait chaque année, par manque de rigueur dans la planification). Ces poèmes assez conventionnels sont souvent descriptifs, comme on en a vu souvent être publiés par les éditions nationales. Hocine Delmi publie à La Pensée universelle *A l'octogone irrégulier*, recueil dans la ligne de ceux publiés au même endroit : sentimentalisme ou aventures diverses, « amours et sacrilèges », langueur, phantasmes.

## 2) MAROC

**BENDAHOU (Noureddine), *La Colère des épines*, « écrits prosepoétiques », Casablanca, Établissements Benchara d'imp. et d'édit. Benimed, 1989, 78 p.**

Voici un recueil de très bonne tenue où l'on remarque aussitôt la qualité de la poésie. Intériorisation, profondeur, rien n'est banal ici. Errance, mémoire, amour de la femme, langage des corps, mais aussi cendre, « mémoire césarisée », folie, nostalgie.

*Des grilles  
un rêve là-bas derrière,  
des barreaux,  
une lumière qui s'évade,*

*le vide en chaque blessure  
en chaque souffrance  
les plants se révoltent  
il a plu il y a 2 000 ans  
et les gilles ont poussé...*

**MOURAD (Khireddine), *Le Chant d'Adapa*, Paris, Hatier, 1989, 80 p.**

Ce recueil a obtenu le Prix littéraire 1988 de l'Agence de Coopération culturelle et Technique (ACTT). Gilgamesh, le héros sumérien, est ici ressuscité dans de longs poèmes avec des vers proches des alexandrins. L'épopée ancienne se perd dans les sables du désert. Il est rare de lire de pareils poèmes plongeant dans l'Antiquité sous la plume d'auteurs du Maghreb. Gilgamesh y est célébré comme « ami de la perte et de la douleur ».

*Ma colère est immense contre les êtres puissants.  
Me voici sans éternité et pris dans l'élan  
irréversible.*

L'image qui revient le plus souvent est celle du désert. D'ailleurs une partie du recueil a pour titre « Déserts ». Le poète se promène à travers les siècles et les cultures, ses chimères et ses héros disparus. Une certaine incantation parcourt ces poèmes aux rythmes somptueux. Les termes rares, les néologismes montrent un désir de bannir toute platitude.

**SEHRANE (Abdelhak), *L'Ivre Poème*, Rabat, Al Kalam, 1989, 54 p. ill. Abderrahman Meliani.**

Dans une collection « Dialogues des signes », ce recueil d'un auteur, qui a décrit jusqu'à présent des romans, est de bonne composition. On devine cependant la même blessure qui court à travers les romans : les corps sac-cagés des enfants, la mémoire brisée, les « voix tuées écorchées vives », la mort lente. « Le soleil est prisonnier de l'usure ». « Des pierres / Nous sommes devenus des pierres ».

Parmi les autres recueils, celui de Albdellatif Laâbi paraît assez curieux. Sous forme de dépliant, il est intitulé *Le dernier poème de Jean Sénac*, comme si celui-ci l'avait écrit. « Surtout / ne pas mendier / à la porte du silence / mais le gérer / comme un grand texte ». Plus loin : « Je suis né pour aimer / la haine m'est étrangère ».

### 3) TUNISIE

**GHACHEM Moncef, *Cap Africa*, Paris, L'Harmattan, 1989, 76 p.**

Cap Africa est le promontoire de la presqu'île de Mahdia. Là se passe la vie du poète, « dévorée de mer, de vent et de lumière vouée presque intégralement à l'écriture ». Les poèmes rassemblés ici ont été créés dans cette

mouvance marine, au milieu des tombes blanches des cimetières, du varech et des rochers, dans le ressac des calanques. Ils retentissent des cris des oiseaux de mer : « nerfs d'un chant transhumant et étincelant comme nids de labres ou de poulpes ». Trois livres dans ce recueil : Meltem, Mewall et Viatique. Vers libres, prose poétique, techniques diverses (dans « Viatique » surtout). Ghachem est un poète âpre, aux antipodes du doucereux et du sentimental. Il est de ceux qui parlent « blessure dans ce cap sur la vie ».

*Mewall*  
*les plaies sont profondes*  
*la grêle déchire les veines de l'oranger*  
*enlace-moi pays qui tue*

**SAÏD (Amina), *Feu d'oiseaux*, Marseille, tiré à part de la revue *Sud*, 1989 (n° 84), 46 p.**

Ce beau recueil a obtenu le Prix Jean Malrieu 1989, ce qui n'est pas peu dire. La poésie d'Amina Saïd se voit ainsi rehaussée encore dans son prestige. Nous retrouvons ici les qualités de la poésie de l'auteur : discrétion et profondeur. « Cette ombre est mienne ». La poésie avance à la fois dans la lumière et dans l'ombre, dans les espaces et dans la mer, à la fois l'errance et la douleur dans « l'évidence friable ». Car tout passe et se dissout ». Tout exil / suppose une patrie / et nous ne finissons pas / d'ouvrir des portes / sur la mer ». Car « toujours l'horizon se refuse ». Pas de grand art sans blessure. La poésie d'Amina Saïd est autant enracinée sur la rive sud que parcourant les espaces dans une envolée d'oiseaux, ressentie par le poète comme « un feu ».

*hommes sans lumière*  
*embrassant l'essentiel*  
*voyez-vous mieux*  
*vos propres ténèbres ?*

Parmi les autres recueils, celui de Mustapha Chelbi, *La Pomme et le jububier* est de facture plus courante, mais il ne manque pas de recherche. Nous n'avons pas pu lire celui de Mohammed Rida Kéfi *Genèse du mouvement*.

### III. - PIÈCES DE THÉÂTRE

**DAÏF (Mohammed), *Ulysse*, Alger, ENAL, 1989, 122 p.**

Une seule pièce de théâtre d'un auteur algérien en 1989. Cette pièce, *Ulysse*, montre un pays où tout va mal; le malaise est partout et l'angoisse permanente. Des silhouettes dialoguent, l'une pense à Ulysse. Pourquoi ? lui demande l'autre : « Parce que je sais qu'Ulysse viendra, tôt ou tard ». Sans doute pour régler les comptes. L'ancêtre est revenu, mais reparti. Cependant

on ne voit pas très bien qui joue ce rôle, car la trame de cette pièce est assez compliquée. L'auteur en tout cas se veut critique d'une société malade. Il entend mettre le doigt sur chaque fixation, chaque abcès. Que faire du passé ? Peut-on s'en débarrasser ? Les protagonistes discutent beaucoup au point de tomber parfois dans le discours d'idées. En épigraphe à sa pièce, l'auteur a mis cette phrase de Mahmoud Darwish : « J'ai vu une partie de mon âme et de mon corps embarquer pour traverser la Méditerranée avec Ulysse et tous les héros grecs vers un destin inconnu ».

#### IV. - ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE ET SUR LES AUTEURS

Nous distinguerons les ouvrages généraux et les colloques, les numéros spéciaux de périodiques portant sur des problèmes généraux et enfin les études sur les auteurs.

Tahar Bekri élabore une courte mais utile bibliographie : *Littératures du Maghreb* au CLEF. Cette bibliographie est sélective; elle pourra rendre service pour une première approche. Jean Fontaine dans ses *Etudes de littérature tunisienne* a consacré un court chapitre sur la littérature de langue française (p. 81-98). Y sont étudiés rapidement les principaux auteurs depuis les années 20. Il faudrait compléter la liste des poètes et des romancières. Abdelkébir Khatibi a écrit à l'occasion de la tenue à Paris des Etats généraux de la Francophonie (11-13 décembre 1989) une plaquette *Francophonie et idiomes littéraires* où il aborde rapidement mais intelligemment quelques problèmes des littératures dites « francophones ». Les sous-titres en sont : « Le français comme langue d'amour » et « Du nationalisme et de l'internationalisme littéraire ».

Les Actes du colloque de Marrakech (9, 10 et 11 mars 1988) : *Littérature marocaine de langue française : Récits et discours* sont publiés dans le cadre de la *Revue de la Faculté des Lettres* de Marrakech. Dix-huit communications sur des sujets variés, en rapport cependant avec le thème : récits et discours, qui portait au « discours ». Comme les critiques marocains aiment abonder dans ce genre de critique formaliste ou sémiotique, certaines communications relèvent du langage de la tribu. Pratiquement aussi on tourne toujours autour des mêmes auteurs : Ben Jelloun, Khatibi, Chraïbi, les gloires marocaines. Y a-t-il encore quelque chose à dire sur eux ? Noureddine Bousfiha a osé sortir du circuit en traitant du poète « Kamel Zebdi ou la splendeur du vrai », tandis qu'Anissa Chami a parlé de l'univers féminin dans un récit de Séfrioui. Ces Actes sont bien présentés, mais les coquilles sont sans doute trop nombreuses.

Nous avons publié *Image de l'Etrangère*, Unions mixtes franco-maghrébines avec comme optique la recherche de l'imaginaire maghrébin face à l'Etrangère, qu'elle soit femme, France ou Ville moderne, ce qui constitue la première partie de notre recherche. La deuxième est une investigation dans

les récits de vie, histoires de vie, et les prises de position doctrinaires ainsi que les codes de statut personnel qui interdisent à la musulmane de se marier avec un non musulman. Enfin, la troisième partie est une recherche à travers la presse du Maghreb en langue française depuis 1947-50. Ces courriers de lecteurs tempèrent ce que l'imaginaire révèle de l'Étrangère, *fitna* et *fassad*; les récits de vie, eux aussi, rendent un son moins abrupt et moins manichéen. Telle qu'elle a été menée, cette étude n'avait pas encore été faite. Il nous était possible de la tenter après la lecture exhaustive de tous les romans maghrébins dont 30 % parlent d'une façon ou d'une autre de la femme étrangère et dont une dizaine est consacrée entièrement au mariage ou à l'union (libre) mixte.

Plusieurs numéros spéciaux de revues sont à signaler. Tout d'abord la parution d'une nouvelle revue sous la direction de Lucette Heller-Goldenberg de l'Université de Cologne (Romanisches Seminar) : *Cahier d'Etudes maghrébines*. Ce n° 1 est consacré à « Maghreb et modernité ». Il traite essentiellement de quelques auteurs en vue : Abdelwahab Meddeb, Rachid Boudjedra, Abdelkébir Khatibi. Des interviews de ces auteurs sont particulièrement intéressantes, même quand ils se laissent aller à des bévues (selon Boudjedra, par exemple, les Pères Blancs ont « codifié » la langue dialectale ! On croit rêver. Les ouvrages des dialectologues ne sont pas des « codifications »). Un public ignorant peut s'y laisser prendre. Notons aussi dans l'avant-propos que *Le Fils au pauvre* a été publié pour la première fois en 1950, non en 1954 comme *Le Passé simple* de Chraïbi. Régina Keil traite de Habib Tengour, mais à la limite son article ressemble à un pot-pourri de citations de divers critiques. En tout cas, voilà une revue à suivre. Emanant des mêmes Romanisches Seminar, le numéro 38 des *Cahiers de la Méditerranée* est consacré au Maroc, sous la direction de Lucette Heller. Y sont étudiés des problèmes de culture, de littérature populaire et principalement Driss Chraïbi, sans oublier les poètes berbères. Une heureuse livraison donc faisant connaître les aspects variés du domaine culturel.

Un numéro spécial de la revue *Ecrire* de Nice, sous la direction d'Arlette Chemain, a pour titre « Littérature et Francophonie ». Une seule étude porte sur un auteur du Maghreb : Ben Jelloun. Une bibliographie indicative concerne les trois pays du Maghreb. On peut y remarquer des erreurs : Djebbar, au lieu de Djebar (elle n'écrit son pseudonyme qu'avec un seul « b »); Yacine au lieu du patronyme Kateb; Hadj Ali classé parmi les Marocains et Azzegagh parmi les Tunisiens. On pourrait espérer plus de rigueur.

*Nouvelles du Sud* (édité par Silex) présente un numéro spécial, sous l'égide du CERCLEF de l'Université de Créteil et sous la direction de Robert Jouanny (à cette date professeur dans cette université), consacré aux « *Ecrivains marocains de langue française* ». Mis à part l'étude signée par Nourredine Bousfiha, en général les contributions sont écrites d'une manière passablement alambiquée, parfois ésotérique, selon l'habitude acquise des



critiques marocains de jouer aux Roland Bartes. On aime brasser des abstractions. Dommage, car quelques études auraient pu être d'une réelle utilité si elles avaient été écrites en bon français, lisible par un large public. Déjà dans l'introduction on nous parle « d'un croisement et d'un inter-face culturels » : une « rencontre » aurait suffi. La revue *Phréatique* consacre son n° 51 à « *Créative Algérie* ». Mis à part la bonne étude d'Abdelkader Djeghloul sur « la situation de l'intellectuel en Algérie », les autres contributions sont souvent décevantes. Plusieurs domaines sont traités : littérature, culture, arts. Un entretien avec Rachid Mimouni mérite la lecture, de même l'article de Slimane Benaïssa sur « tradition orale et écriture théâtrale ». Mais en comparaison avec *Nouvelles du Sud*, cette livraison a au moins l'avantage de pouvoir être lue par un public plus important. D'intéressantes illustrations jalonnent la publication (reproductions de toiles de peintres algériens connus).

*Présence francophone* présente un numéro spécial sur « *La Francophonie en marche* » en hommage à Antoine Naaman qui avait lancé la revue en 1970. Des articles lui rendent hommage et rappellent des souvenirs; des témoignages de plusieurs auteurs sont joints. Puis viennent des études sur divers secteurs de la francophonie. Nous avons analysé l'accord culturel qui avait été signé entre la France et l'Algérie en 1983. Le n° 35, 1989, de la même revue présente les différents *Usages de Sartre*. Nous avons traité « Sartre vu par trois intellectuels marocains ».

Signalons la parution du n° 3 de la revue *Synergie* du cercle Frantz Fanon (Office Riadh el Feth, Algerà, qui, comme dans les précédentes livraisons, rassemble de nombreux poèmes. La publication est fort bien présentée.

Les Actes du colloque de l'Académie des Sciences d'Outre-mer dans *Mondes et cultures* contient un remarquable rapport de Ghislaine Perrin sur l'Algérie et la Tunisie (p. 59-82).

Quelques ouvrages traitent de plusieurs auteurs. Christiane Achour signe *Myriam Ben*, une présentation de cette militante de la guerre algérienne d'indépendance, connue par ses recueils de poèmes et de nouvelles et un roman. Sa vie est riche en événements qui sont exposés ici largement, alors que d'habitude des universitaires n'aiment pas parler de la biographie de l'auteur. Puis vient une série d'entretiens avec Myriam Ben elle-même sur son œuvre. L'ouvrage dans une collection à l'usage d'un large public rendra service (« Classiques pour demain »). Le nom complet de l'auteur traité est Ben-Haïm.

Rabah Belamri est l'auteur de *Jean Sénac entre désir et douleur* dans la collection « Classiques maghrébins » que dirige à Alger Houaria Hadjadji. Cette collection comprend une présentation et une introduction à l'auteur, puis une petite anthologie de textes. Ici ce sont des poèmes de Jean Sénac. L'ouvrage se termine sur une bibliographie sommaire. Rabah Belamri passe en revue les différents recueils de poèmes déjà publiés de Sénac en les ana-

lysant rapidement. Il est heureux que cet ouvrage sur Jean Sénac soit paru à Alger, car le poète n'y a pas toujours eu la place qu'il méritait : sans contredit celle du plus grand poète de l'Algérie contemporaine en langue française. Il a été assassiné à la fin du mois d'août 1973. Pour le grand public cette mort est toujours restée inexplicquée et l'assassin court toujours.

Mohammed Dib est étudié par Beïda Chikhi dans *Problématique de l'écriture dans l'œuvre romanesque de Mohammed Dib*. Il s'agit d'une thèse. Le projet de l'auteur est « d'étudier l'itinéraire d'une écriture, sa transformation, son élaboration comme phénomène socio-culturel par rapport à une dimension fondamentale : le réel ». Cet itinéraire est schématisé sur « les trois axes temporel, idéologique et formel ». Trois parties : L'option réaliste, l'effraction du symbolique et les métamorphoses de l'écriture. L'auteur aime évoluer au milieu des abstractions. Est-ce que Mohammed Dib s'y reconnaît ? Beïda Chikhi se pose *in fine* la question d'autres niveaux d'appréhension; elle avoue alors que « cette dernière perspective nécessitait une autre mise en situation, d'autres hypothèses et des opérations de description que ne peuvent prendre en charge les instruments jusqu'alors utilisés ». L'étude est donc « nécessairement incomplète ». Effectivement. En conclusion, l'auteur élargit le débat en évoquant rapidement la situation de l'écriture en Algérie. Les productions en français après l'indépendance (juillet 1962) sont « perçues dans l'implication : langue française – francophonie – colonialisme ». L'auteur a parfaitement raison d'affirmer que « la diversité linguistique ne peut, dans un contexte progressiste, qu'être enrichissante ». « L'absence de différence fait sombrer dans l'indifférence ». En effet.

Charles Bonn publie une *lecture présente de M. Dib* où est étudiée la production romanesque « la plus personnelle » et non la trilogie « Algérie ». La lecture se veut plurielle, « spatiale », « dans le texte ». Nous ne nous reconnaissons pas du tout dans l'interprétation faite ici de nos travaux (p. 12), l'auteur étant passé à côté du sens donné dans notre étude « La passion de l'homme » (1981). Sa lecture, par ailleurs, n'est pas loin de verser dans le verbeux et le discours.

La revue *Rivages* du Centre culturel de Tazmalt (Algérie) a consacré une livraison à *Dda l'Mulud*. Mouloud Mammeri est, en effet, mort accidentellement dans la nuit du 25 au 26 février 1989. Cette livraison de la revue est assez artisanale. Il contient des textes en français, arabe et kabyle. D'autres revues ont réservé une place pour des hommages à M. Mammeri, mais elles sont axées surtout sur des problèmes de culture berbère plus que sur la littérature de langue française. Nous n'avons pas à faire ici le bilan de ces hommages, nombreux et à juste titre vu la renommée de l'écrivain.

Eric Sellin réserve une livraison de la *Revue CLEFAN Review* (VIII : 1-2) à *Abdelkêbir Khatibi*. Celui-ci est connu internationalement par ses écrits. Comme d'habitude, les études de *CELFAAN Review* sont en français ou en anglais de manière à atteindre le public américain. Plusieurs ouvrages de Khatibi sont analysés ici sous divers aspects. On sait que le romancier

aime bien jouer avec les langues, les langages, les écritures, les mots. Certains de ceux qui ont écrit ici le font également à sa suite. Dans une lettre à Eric Sellin reproduite dans ce fascicule, Khatibi révèle qu'il écrit « à la main, jamais à la machine. Par tradition ? par paresse ? par résistance à la technique ? Non, par simple amour du geste, du graphe, de la trace. J'aime garder dans le manuscrit le dessin de mes hésitations et leur maladresse obscure ». Faut-il dire pour autant dire qu'il « graphe » en français ? selon la manière fantaisiste de parler de certains écrivains ou critiques du Maghreb ou d'ailleurs. Les graphes sur les murs sont à la mode.

## V. - ANTHOLOGIES

Christiane Achour et Zineb Ali-Benali présentent *Contes algériens*. Ce choix de contes devrait être placé dans la littérature orale traduite et non ici. Nous en parlons néanmoins car l'ouvrage vient se placer à côté des recueils de plus en plus nombreux traduits de l'arabe ou du berbère mais certes sans leurs qualités. Y figure entre autres un extrait d'un roman inédit de Mostefa Lacheraf qui avait en 1953 pour titre provisoire *Amitié des hommes*. Dix contes traditionnels viennent ensuite, suivis de seize énigmes et de vingt-deux proverbes.

Regina Keil de l'Université de Heidelberg présente et édite (*editor*) *Hanin, prosa aus dem Maghreb*, une copieuse anthologie en allemand, bien présentée qui rendra service à de larges publics. La liste des ouvrages traduits en allemand et édités en Allemagne clôt ce volume; cette liste est certainement bien venue car elle montre l'effort (récent) pour faire connaître la littérature maghrébine de langue française, alors que jusqu'à des années récentes les traductions étaient bien plus nombreuses dans les pays de l'Est et en URSS. Sont retenus comme auteurs seize Algériens (dont Albert Bensoussan), huit Marocains et dix Tunisiens. On s'étonne de l'absence de Rabah Belamri et d'Azzedine Bounekeur par exemple. Les extraits des œuvres sont classés par thèmes. Le titre *Hanin* renvoie à nostalgie et à mal du pays. Ce titre est beau, mais pourquoi évoquer la nostalgie ? Elle n'est plus ce qu'elle était, c'est connu, même chez les immigrés, à plus forte raison chez ceux qui sont nés en France et qui y demeureront puisque l'un ou l'autre figure dans cette anthologie. Signalons (pour une réédition) l'erreur à corriger p. XII : La Tunisie a été sous protectorat français dès 1881 (et non 1882), elle est indépendante depuis 1956 (et non 1962).

L'anthologie de Widulink Cler-Erle *Nordafrika erzählt* compte douze nouvelles ou extraits d'auteurs égyptiens et de douze Maghrébins : cinq Algériens, quatre Marocains et trois Tunisiens, de langue arabe et française. Kateb est placé à Yacine, avec confusion donc entre le patronyme et le prénom.

Les Algériens se font remarquer en 1989 par 29 romans et recueils de nouvelles, année faste (venant cependant après 1984 et 1986). Sur ces 29 ouvrages, 15 ont été édités en Algérie par l'ENAL, l'ENAP ou des éditeurs privés. 4 ont été édités en France par l'Harmattan. Le Maroc est représenté par 4 romans et recueils de nouvelles; aucun n'est publié au Maroc. La Tunisie est représentée par 3 œuvres dont deux en Tunisie et une à l'Harmattan. En ce qui concerne la poésie, l'Algérie voit sa production baisser : 10 recueils dont 4 en Algérie; le Maroc, 7 recueils dont 3 au Maroc; la Tunisie, 5 recueils dont deux en Tunisie.

La Pensée universelle, éditeur à compte d'auteur, constitue le refuge pour ceux qui veulent absolument publier à n'importe quel prix, pour aboutir à un enterrement de première classe puisque l'ouvrage n'est pas diffusé : trois seulement, cependant, en 1989, ce qui est une baisse importante par rapport aux années précédentes.

Ces chiffres, comme chaque année, ne nous disent rien de la diffusion ni de la lecture de ces œuvres. Comme chaque année aussi, bon nombre d'œuvres sont d'un faible niveau d'écriture, parfois médiocre même, à côté naturellement d'auteurs bien confirmés et dont la renommée dépasse largement les frontières du Maghreb ou de l'hexagone français.

Jean DÉJEUX

#### BIBLIOGRAPHIE DE L'ANNÉE 1989

Les œuvres traduites de l'arabe ne sont pas mentionnées ici. Des ouvrages qui nous paraissent relever plutôt du témoignage ou de la chronique historique (récits de vie non fictionnels) que du roman ne sont pas davantage répertoriés, les auteurs n'ayant pas voulu apparemment faire œuvre de littérature de fiction; parfois même ils le disent explicitement.

#### 1) ROMANS, RÉCITS, RECUEILS DE NOUVELLES ET DE CONTES

##### Algérie

ALLOULA (Abdelkader). – *Le Ciel est serein*, Alger, ENAL, 1989, 163 p. (roman).

ARABDIU (Mohammed). – *La Médaille et son revers*, t. I *Le Refus*, Alger, ENAP, 1989, 160 p. (roman).

ARRIZ TAMZA (Ombres). – Paris, l'Harmattan, 1989, 104 p. (récit).

ARRIZ TAMZA, *Zaïd le mendiant*, Paris, Publisud, 1989, 75 p. recueil de contes.

BÉGAG (Azouz). – *Béni ou le paradis privé*, Paris, Le Seuil, coll. Points Virgule, 1989, 174 p. (roman).

BELAMRI (Rabah). – *L'Asile de pierre*, Paris, Gallimard, 1989, 155 p. (roman).

- BOUZAHER (Hocine). – *Et nourrir la mémoire*, Alger, ENAL, 1989, 93 p. (recueil de nouvelles).
- CHAREF (Mehdi). – *Le Harki de Mériem*, Paris, Mercure de France, 1989, 208 p. (roman).
- CHOUAKI (Aziz). – *Bava*, Alger, Laphomic, 1988 (diff. 1989), 152 p. (roman).
- DIB (Djamal). – *L'Archipel du stalag*, Alger, ENAL, 1989, 224 p. (roman policier).
- DIB (Mohammed Souheil). – *Le Retour*, Alger, ENAL, 1989, 107 p. (roman).
- DIB (Mohammed Souheil). – *Tant qu'il y aura des mères*, Alger, ENAL, 1989, 202 p. (roman).
- DIB (Mohammed). – *Le Sommeil d'Eve*, Paris, Sindbad, 1989, 227 p. (roman).
- DJAAD (Abdelkrim). – *La Mémoire des oiseaux*, Alger, ENAL, 1989, 160 p. (roman).
- DJERROUMI (Ahmed). – *La Ville*, Paris, Présence africaine, 1989, 183 p. (roman).
- HELLAL (Abderrazak). – *La Place de la Régence*, Paris, L'Harmattan, 1989, 128 p. (roman).
- HOUFANI BERFAS (Zahira). – *L'Incomprise*, Alger, ENAL, 1989, 159 p. (roman).
- IMACHE (Tassadit). – *Une fille sans histoire*, Paris, Calmann-Lévy, 1989, 143 p. (roman).
- KADRA-HADJADJI (Houaria). – *Oumelkheir*, Alger, ENAL, 1989, 415 p. (roman).
- KOROGLI (Ammar). – *Les Menottes du quotidien*, Paris, L'Harmattan 1989, 96 p. (recueil de nouvelles).
- LEBKIRI (Moussa). – *Une Etoile dans l'œil de mon frère*, Paris, L'Harmattan, 1989, 140 p. (recueils de récits).
- MAMMARI (Farid). – *La Fièvre et le délire*, Alger, ENAL, 1989, 184 p. (recueil de nouvelles).
- MEDJBEUR (Tami). – *Passion sur les berges du Chélif*, Alger, ENAL, 1989, 184 p. (roman).
- MIMOUNI (Rachid). – *L'Honneur de la tribu*, Paris, R. Laffont, 1989, 217 p. (roman).
- MOULESSEHOUL (Mohammed). – *Le Privilège du phénix*, Alger, ENAL, 1989, 168 p. (roman).
- OUMALOU (Amar). – *Le Muguet ensanglanté*, Alger, Dar et Qods, 1989, 227 p. (roman).
- SAADOUN (Slimane). – *La Femme de pierre*, Alger, ENAL, 1989, 109 p. (recueil de nouvelles).
- SÉNAC (Jean). – *Ebauche du père – Pour en finir avec l'enfance*, Paris, Galimard, 1989, 180 p. (roman posthume).
- SMAIL (Saïd). – *Les Barons de la pénurie*, Alger, ENAP-ENAL, 1989, 250 p. (roman).

*Nota : Réédition définitive.*

DIB (Mohammed). – *L'incendie*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1989.

## Maroc

HIFAD (Mohammed). – *Amina ou la force de la symétrie*, Paris, La Pensée universelle, 1989, 77 p. (récit).

JAY (Salim). – *L'Oiseau vit de sa plume. Essai d'autobiographie alimentaire*, Paris, Belfond, 1989, 191 p. (récit).

LAÂBI (Abdellatif). – *Les Rides du lion*, Paris, Messidor, 1989, 179 p. (roman).

SEFRIOUI (Ahmed). – *Le Jardin des sortilèges ou le parfum des légendes*, Paris, L'Harmattan, 1989, 160 p. (recueil de contes).

## Tunisie

BÉCHEUR (Ali). – *De miel et d'aloès*, Tunis, Cérés Productions, 1989, 212 p. (roman).

BOURKHIS (Ridha). – *Un Retour au pays du bon Dieu*. Paris, L'Harmattan, 1989, 160 p. (roman).

SKANDARANI (Faïza). – *Patagriff*, Tunis, à compte d'auteur, 1989, conte.

## 2) RECUEILS DE POÈMES

## Algérie

AMRANI (Djamal). – *Vers l'amont*, Alger, ENAL, 1989, 117 p.

BELAMRI (Rabah). – *L'Olivier boit son ombre*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, 96 p.

BENHOURIA (Fayçal). – *L'Exploration du mirage*, Alger, ENAL, 1989, 88 p.

BOUAZIZ (Rafik). – *Océanes langueurs*, Pfafstatt, Lema, 1989, np.

CHAIBEDDERA (El Mehdi). – *Enchatonnement*, Plouzané, An Ammer, 1989, 64 poèmes.

CHIKHI (Rachid). – *Bouquet d'Algérie*, Paris, La Pensée universelle, 1989, 80 p.

DELMİ (Hocine). – *A l'octogone irrégulier*, Paris, La Pensée universelle, 1989, 80 p.

FARES (Tewfik). – *Empreintes du silence*, Paris, L'Harmattan, 1989, 64 p.

KHAN (Amin). – *Visions du retour de Kahdidja à l'opium*, Alger, Galerie Isma (Riadh el Feth, Centre des Arts) 1989, 102 p. ill. Mokrani.

SMATEL (Salem), CHERBAL (Seif el Islam) et RELID (Mouloud). – *La Voix du poète*, Alger, ENAP, 1988 (diff. 1989), 92 p.

*Maroc*

BABA SAHBI. – *L'Eternelle Splendeur de l'univers*, Paris, St-Germain-des-Près, 1989, 48 p.

BENDAHOU (Noureddine). – *La Galère des épines*, Casablanca, Etablissements Benchara d'impression et d'édition Benimed, 1989, 78 p. « Ecrits prosepoétiques ».

BENHAMZA (Abderrahman). – *Parterres ordonnés baume du cœur*, Genève, Poésie vivante, 1989, 40 p.

BOUANANI (Ahmed). – *Photogrammes*, édit. Avant-quart, 1989.

LAËBI (Abdellatif). – *Le Dernier Poème de Jean Sénac*, Paris, Les petits classiques du Grand Pirate, 1989 (dépliant, tirage de 450 ex.).

MOURAD (Khiredine). – *Le Chant d'Adapa*, Paris, Hatier, 1989, 80 p.

SEHRANE (Abdelhak). – *L'Ivre poème*, Rabat, Al Kalam, 1989, 54 p. ill. Abderrahman Meliarni.

*Tunisie*

BEN CHABANE (Tarek). – *La nuit comme un rire*, Tunis, NEF, 1989, 45 p.

CHELBI (Mustapha). – *La Pomme et le jujubier*, Paris, Académie européenne du Livre, 1989, 47 p.

GHACHEM (Moncef). – *Cap Africa*, Paris, L'Harmattan, 1989, 76 p.

KEFI (Mohammed Rida). – *Genèse du mouvement, suivi de repères nomades*, Tunis, NEF, 1989, 51 p.

SAÏD (Amina). – *Feu d'oiseaux*, Marseille, tiré à part de *Sud*, 1989 (n° 84), 46 p.

**3) PIÈCES DE THÉÂTRE***Algérie*

DAIF (Mohammed). – *Ulysse*, Alger, ENAL, 1989, 122 p.

**4) ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ET LES AUTEURS**

ACHOUR (Christiane). – *Myriem Ben*, Paris, L'Harmattan 1989, 128 p.

BEKRI (Tahar). – *Littératures du Maghreb – Algérie, Maroc, Tunisie*, Paris, CLEF (Club des lecteurs d'expression française), 1989, 32 p. (bibliographie sélective).

BELAMRI (Rabah). – *Jean Sénac, entre désir et douleur*, Alger, OPU, coll. Classiques maghrébins, 1989, 131 p.

BONN (Charles). – *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, ENAL, 1988 (diff. 1989), 275 p.

*Cahiers d'Etudes maghrébines* (Cologne, Romanisches Seminar der Universität), n° 1, 1989 : *Maghreb et modernité*, 84 p.

*Cahiers de la Méditerranée* (Nice, université), n° 38, juin 1989 : *Le Maroc, culture d'hier et d'aujourd'hui*, 137 p.

CHIKHI (Beïda). – *Problématique de l'écriture dans l'œuvre romanesque de Mohammed Dib*, Alger, OPU, 1989, 270 p.

DÉJEUX (Jean). – *Image de l'Etrangère – Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1989, 313 p.

*Ecrire* (Nice, CRDP), 1989. – *Littérature et francophonie*, 240 p.

FONTAINE (Jean). – *Etudes de littérature tunisienne*, Tunis, Dar Annawras, 1989, 120 p.

KHATIBI (Abdelkébir). – *Francophonie et idiomes littéraires*, Rabat, Al Kalam, 1989, np. (12 p.).

MENENTEAU (Pierre) et JOURDAN (Bernard). – *Mohammed Aziz Lahbadi, homme de dialogue*, Rabat, OKAD, 1989, 180 p.

*Mondes et Cultures* (Académie des Sciences d'Outre-Mer, Paris), t. XLIX, 1. 1989, Actes du colloque de la Commission de la Francophonie, 20-21 février 1989 : *Etat et Perspectives de la Francophonie dans le monde*, 245 p.

*Nouvelles du Sud* (Ivry, Silex et Créteil, CERCLEF, Université), n° 11, mai-juin-juillet 1989 : *Ecrivains marocains de langue française entre la marginalité et l'identité nouvelle*, 163 p.

*Phrématique* (Paris), n° 51, 1989 : *Créative Algérie*, 145 p.

*Présence francophone* (Sherbrooke, Québec), n° 34, 1989 : *La Francophonie en marche. Hommage à Antoine Naaman*, 176 p. n° 35, 1989. *Des usages de Sartre*, 144 p.

*Revue CELFAN Review* (Temple University, Philadelphie), VIII : 1-2, novembre 1988-février 1989 : *Abdelkébir Khatibi*, 56 p.

*Revue de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines* (Marrakech), n° 3, 1989 : Actes du colloque : *Littérature marocaine de langue française : Récits et Discours* (9, 10 et 11 mars 1988), 204 p.

*Synergie* (Alger, Riadh el Feth-Cercle Frantz Fanon), 1989, n° 3, 90 p.

## 5) ANTHOLOGIES

ACHOUR (Christiane) et ALI-BENALI (Zinab). – *Contes algériens*, Paris, L'Harmattan 1989, 150 p.



KEIL (Regina) editor. – *Hanîn, prosa aus dem Maghreb*, Heidelberg (RFA), Das Wunderhorn, 1989, 466 p.

*Norafrika erzählt*, choix et postface de Widulink Cler-Erle, Francfort, Fishher, 1989, 254 p.

Jean DÉJEUX

---

\* Pour compléter cette liste de références sur la littérature en langue française et arabe, se reporter notamment pour les ouvrages aux chroniques bibliographiques de J. DÉJEUX, J. FONTAINE, M. BOIS, F. GOUIN supra p...